

## Philosophie autour du Q

Je suis de la génération *Jaws*, les dents de la mer, *The Exorcist* (1973), et *Carrie* (1976). Trois films qui m'ont profondément buriné le subconscient d'inquiétudes stupides mais tenaces.

Prenons le film *Jaws* par exemple, le premier, celui de 1975. J'avais 13 ans et mon histoire aquatique était écrite dans un périmètre de 4 Km<sup>2</sup>. Les seuls plans d'eau que j'avais vus étaient le bain, la piscine hors terre et la rivière Saint-Maurice où il était interdit de se baigner sous peine d'attraper d'affreux boutons ou la diarrhée. Mon premier contact avec l'océan, c'était *Jaws*.

Je me revois dans une salle de cinéma de Trois-Rivières. L'atmosphère était lourde à la limite du supportable. Le grand requin blanc s'était déjà curé les dents avec une jeune hippie nue fesses, l'emportant dans les abîmes noirs et insondables après l'avoir fait tournoyer un gros trente secondes sous ses cris de désespoir qui n'en finissaient plus de me déchirer les tympans. Nous étions maintenant à la scène où Richard Dreyfus, seul, scrute avec sa lampe de poche un bateau de pêcheur qui dérive au large. Il fait nuit. Mais bougre d'âne, me suis-je dit, pourquoi la nuit? Le bateau flotte sans âme qui vive, il est éventré sur une mer d'huile. On devine le drame précédent. La trame sonore, dramatique, bat dans mes oreilles et mon cœur. Je sais qu'il va se passer quelque chose de très désagréable. Mais quoi? Quoi?... À tout moment on s'attend à voir surgir le grand requin blanc. Je retiens mon souffle comme si j'étais sous l'eau. *Richard Dreyfus*, sous la surface, gratte l'ouverture béante du bateau pour y dénicher des indices... oh! une dent. Soudain! PAF! Une tête surgit. Exsangue, les yeux exorbités, figés dans la vision d'une fin horrible que tous devinent. La tête est détachée du corps qui n'y est plus.

Panique dans la salle.

Tout le génie de ces réalisateurs réside dans le crescendo de la peur qu'ils construisent graduellement chez le spectateur. De longues minutes pour préparer l'apparition de la tête dans une envolée sonore qui pince les nerfs à vif, et les tend comme des cordes de violon en les faisant vibrer sous l'arcanson du compositeur, pour les faire péter sous les tambours et les cymbales.

Ma voisine de derrière, qui mangeait convulsivement son maïs soufflé, lance tout en l'air, et hurle son horreur dans mes écouteilles avec des jets de beurre salé fondu. Au même moment elle donne un violent coup de pied sous mon siège. Ma terreur est décuplée. Pincement thoracique. Palpitations. Mon instinct de survie m'invite, oh, l'espace d'une fraction de seconde, à me retourner et frapper avec violence la bouffeuse de *popcorn* pour ne pas qu'elle contamine le reste du monde avec ses crises de nerf.

Dans le film *The Exorcist*? Encore une tête qui suinte l'horreur à plein écran, et nous amène sur le bord de l'évanouissement. Et dans *Carrie*? Une main blafarde au bout d'un bras qui sort de terre au moment où on s'y attend le moins à la fin du film : vociférations généralisées; certains en perdent leur dentier.

Cette façon d'utiliser des parties du corps humain pour violenter notre imagination est magistrale. Et la plupart du temps elles sont blanches ces parties, symbole de l'absence de vie, de ce trépas qui terrorise l'humanité depuis la nuit des temps. Certains réalisateurs ou écrivains sont passés maîtres dans l'art de jouer avec le tandem clair-obscur, le contraste d'une main ou une tête blanche nouée par l'horreur qui surgit dans un placard sombre.

Or, et voilà le nœud de l'affaire : avez-vous déjà remarqué qu'on ne voit jamais surgir un cul?

On voit des têtes, des mains, des doigts, des jambes, des pieds apparaître brusquement de toutes sortes d'endroits; mais jamais une paire de fesses.

Vous êtes-vous déjà posé la question : pourquoi?

Moi, oui...

C'est beaucoup plus complexe que ça en a l'air.

Je vous mets dans le contexte du problème philosophique.

Imaginez...

*Richard Dreyfus* se promène dans une sinistre pièce qui n'est éclairée que par quelques chandelles aux flammes vacillantes. Son pas est hésitant — gros plan sur

la sueur qui s'insinue dans ses rides frontales — le microphone intra-oral nous fait entendre le sifflement de l'air passant à travers ses bronches contractées. On voit le héros tâter les murs d'une main tremblante et luisante. Il cherche quelque chose, mais quoi? La musique, sournoise, nous enveloppe peu à peu, elle nous prépare à l'horreur. Notre compagne se serre contre nous et commence à nous broyer les genoux, prête à fuir. À tout moment on s'attend à voir surgir une tête... ou le héros se fera-t-il happer par une main blême et suintante? La musique entre dans la phase finale et les violons maltraitent la corde de *Mi*. Et soudain, PAF! Surgit un cul de derrière un rideau et la main de *Richard Dreyfus* de trouve coincé entre deux fesses blafardes et poisseuses. Celles du plombier brutalement assassiné 75 ans plus tôt avec sa pompe à cuvette.

Surprise, puis hilarité dans la salle. Pourquoi?

Je défi n'importe quel réalisateur de créer un effet dramatique, encore moins d'horreur, en faisant surgir des fesses de quelque endroit que ce soit. Cette vision, fut-elle accompagnée d'une trame sonore magistralement composée, et ficelée par une histoire authentiquement dramatique ne pourra que susciter le rire le plus gras.

J'ai eu beau retourner le problème sous tous les angles possibles en me plaçant mentalement dans un contexte dramatique, rien à faire, dès que j'imagine un cul sortir d'un placard, l'intensité dramatique s'effondre.

Pourquoi un réalisateur ne s'y est-il jamais risqué?

Il y a certes, une question d'angle qui ne rendrait pas la chose commode à la prise de vue. Il faut que le cul soit vu de face... parce qu'un cul, vu de dos, eh bien on ne le voit pas. De profil, il perd de sa substance et peut ne pas être reconnu comme tel. De trois-quarts, le cul devient asymétrique et risque de distraire notre rendu tridimensionnel. C'est le même problème avec une tête me direz-vous? Eh bien non; même vu de dos la face d'une tête peut être terrifiante; on imagine le visage derrière vu de face et l'effet peut être très réussi. Ré-écoutez *The exorcists*.

Il y a aussi la question du choix. Alors que n'importe quelle tête peut faire l'affaire pour soulever l'horreur, le choix d'une paire de fesses à faire surgir est plus délicat. Tomber fesse à face avec un choix précipité et malavisé pourrait — une fois l'hilarité terminée — faire place à la concupiscence ou à un sentiment d'outrage. Le maquillage ne sera d'aucun secours et serait même mal séant.

Mais, il faut chercher ailleurs le fait de ne pas pouvoir faire surgir un cul dans un film d'épouvante sans ruiner l'effet recherché.

J'ai investigué l'effet de surprise et de contraste. Selon le philosophe français *Henri Bergson* dans son livre *Le Rire : essai sur la signification du comique*, trouver un objet ou une situation dans un contexte où on ne s'y attend pas est une source de comique. Or, si on ne s'attend certes pas à trouver une paire de fesses dans un placard sombre baigné d'une trame sonore angoissante, on ne s'attend pas non plus à trouver un ornithorynque, une poêle à frire ou une boîte de petits pois. Qu'un acteur, sur le point de faire une syncope d'angoisse, mette la main subitement sur une boîte de petits pois, le spectateur serait tout au plus déçu et se dirait : il doit y avoir une tête pas loin. Mais on ne rit pas.

Non, les fesses véhiculent un autre paradigme auquel une boîte de petits pois ne peut prétendre.

Ce n'est pas non plus que les fesses soient comiques en tant que telles. Dans un film érotique on les attend; que dis-je on les attend? On les espère. Lorsqu'on les voit surgir de toutes part on est content; on se dit Ah! Il va y en avoir d'autres! Et si, par hasard on se prend à s'esclaffer, ce n'est pas à la vue d'une paire de fesses mais plutôt à voir une tête qui se fait la paire. Ici, à choisir entre une tête ou un fessier, on choisi ce dernier et ce n'est pas pour rigoler.

Mes lectures m'ont amené à constater que les deux auteurs qui ont traité le sujet avec le plus de virtuosité sont *Saint-Augustin* (*La cité de Dieu*, Livres XIV et XXIII, 413-426; p.187, 383-386) et le philosophe chrétien *Clive Staples Lewis* (*Miracles*, 1960; p.175-176). Ils n'ont pas hésité à mettre la main aux fesses de ce problème au risque de se salir jusqu'au coude. Et ils expliquent à merveille la relation paradoxale que nous entretenons avec les fesses d'autrui et pourquoi évoquer *le péteux* dans des circonstances inattendues nous fait rire. Le philosophe *Erick J. Wielenberg* affirme que c'est d'ailleurs, de la part de *Lewis*, une de ses plus ingénieuses contributions à l'histoire des idées (*God and the reach of Reason*, 2008, p.145).

Je crois que je suis le premier à avoir recouper ces deux textes, bien que je ne sois pas sûr de savoir si je dois m'en vanter. Bref, *Augustin d'Hippone* et *C.S. Lewis* attribuent (bien que cela soit indirect de la part de *Saint-Augustin*) notre gêne, et

le fait que les blagues de fessiers nous fassent rire, au péché originel et à la chute de l'Homme. Pour *Augustin*, la libido est à la source de nos maux et bien qu'il ne mentionne pas le mot «fesse» dans son ouvrage, il parle de la burette de l'homme :

*«...cependant, il ne doit pas sembler incroyable que ce membre, sans cette honteuse libido, aurait pu obéir à la volonté à laquelle tant de membres obéissent de nos jours (e.g. les mains, pieds)».*

*«sans la libido, les parties honteuses ne seraient plus honteuses, il n'y aurait même pas de mots appelés obscènes...»*

En extrapolant, et en restant dans les limites de l'honnêteté intellectuelle, j'en tire que si la tige de l'homme et, par voie de conséquence, le cul de son voisin, n'étaient plus une source d'obscénité, les blagues salaces ne feraient plus rire personne. Nous parlerions aujourd'hui des fesses de *Pamerla Anderson* comme nous parlons du persil que nous avons ajouté dans notre soupe au lentilles, sans rougir ni attendre que notre public s'esclaffe.

Mais c'est *Clive S. Lewis* qui a réellement poussé le raisonnement dans les plus hautes sphères de la pensée humaine. Pour lui, le fait que le derrière, et les accessoires qui y sont accrochés, suscitent parfois l'hilarité c'est que, toujours suite à la chute originelle de l'Homme, nous avons perdu le contrôle sur nos pulsions lubriques et nos organes reproducteurs. Il en résulte, toujours d'après *Lewis*, des situations inattendues, souvent burlesques, qui nous étonnent et nous font prendre conscience de notre propre ridicule. Les blagues de cul sont nées comme ça. C'est pour le moins sidérant, mais c'est, et de loin, l'explication la plus lumineuse de la littérature et j'abonde dans le sens de *Wielenberg* sur le génie de *Lewis*.

Évidemment, vous me direz qu'il faut être croyant pour admettre cette explication. Dans un sens strict, oui. Mais, même en rejetant le concept de chute originelle, j'é mets comme hypothèse que *Homo erectus* a chuté lorsqu'il a tenté de se tenir debout. La chute est moins prosaïque, certes, mais c'est une chute tout de même. Et lorsque l'on chute, sur quoi atterri-t-on le plus souvent? Sur le cul. Ajoutez le fait que la station debout dégage les organes reproducteurs et les rends visuellement très évidents et vous avez les conditions gagnantes pour l'émergence du premier humoriste de caverne.

De fil en aiguille on en arrive à *Jaws*, *The Exorcist* et *Carrie*, et dans l'impossibilité pour leurs réalisateurs de faire surgir un cul pour créer la terreur.

C.Q.F.D.

Jean Barbeau  
Janvier 2014